

POST-SCRIPTUM

Comment ai-je pu vous oublier ? Heureusement, la nuit est venue à mon secours, comme elle le fait, souvent : votre image m'a réveillée en sursaut.

L'infirmière responsable de vous ce jour-là était désespérée. Seule, sans visites, vous étiez tout au bout de votre vie et extrêmement inquiète et agitée. Elle ne voulait pas que la vie finisse comme cela pour vous, dans une telle angoisse. A court de ressources, son regard est tombé sur une petite statue de la Vierge posée sur votre table de chevet. Elle avait essayé tout ce qu'elle pouvait, elle s'est dit : pourquoi pas ? Elle a appelé l'aumônerie.

En me conduisant auprès de vous, elle me prévient : vous ne parlez pas un mot de français, seulement espagnol. Mais, de toute façon, me dit-elle désolée, on ne comprend rien à ce que vous dites.

Je rentre dans votre chambre.

Vous êtes minuscule.

Vous avez si soif de partager avec quelqu'un ce qui vous hante que vous me happez littéralement. Je parviens quand même à vous dire comment je suis arrivée ici : la statue, l'infirmière. Vous ne m'écoutez pas, ce que vous avez à dire est trop urgent.

Vos mots se précipitent, de façon inarticulée, à peine audibles et hachés de soupirs brefs. Sans être hispanophone, je vois bien que votre langue, à ce moment-là, est bien éloignée de l'espagnol. Pendant de longues minutes, la désolation de ne pas vous comprendre me tient à l'écart de vous. Je vous le dis : « Je ne vous comprends pas. » Mais vous ne lâchez pas l'affaire. Vous m'attrapez les mains, vous enracinez vos yeux dans les miens et, d'un seul coup, sans prévenir, j'entends ce que vous dites. Je ne comprends pas mais *j'entends*. Je ne sais comment cela se fait et je ne sais comment le dire. J'épouse votre parole en dehors de toute langue et mon corps se soulève au rythme de vos révélations. Ma poitrine s'anime avec la vôtre, nos soupirs maintenant frémissent à l'unisson. J'en garde la trace d'un incroyable voyage, qui m'a formée pour toutes les rencontres à venir.

Au bout d'un temps que je ne saurais mesurer, votre parole se tarit. Votre minuscule corps est calme, détendu, étalé sur le lit. Vous avez gagné en volume. Votre visage est plein de paix et vous fermez les yeux. Je reste là un moment. Moi aussi, je reprends volume. Je suis pleine d'une gratitude lente, souterraine, délicate. Libre.

Le lendemain, l'infirmière qui prend son service du matin appelle l'aumônerie : vous êtes morte cette nuit, un peu après mon départ. Elle dit que vous êtes toute belle, avec comme un sourire sur le visage.

La vie continue.